

9,2 et 15%) que celle admise jusqu'à présent dans les interprétations archéologiques (10 à 30%, Duday *et al.*, 2000); et que pour le tronc la différence est encore plus importante, sortant même de l'intervalle admis auparavant (5,6 à 10,6% contre 10 à 24%). La sous-représentation du tronc, souvent observée avec l'intervalle précédent, aurait peut-être trouvé une explication...

On reconnaîtra la fibre pédagogique de G. Depierre dans la troisième partie qui a une vocation de type « manuel » indéniable. La combustion d'os archéologiques voués à la destruction permet de présenter des altérations observables sur os brûlés et de mener une discussion sur la fameuse question : brûlé sec ou brûlé frais ? Le chapitre suivant traite de la détermination des os humains crémés (même si l'auteure préfère écrire « crématisés », le lecteur aura constaté que l'on parle de crémation et non pas de « crématisation ») et fragmentés. Par modestie peut-être, par respect pour ses aînés dont elle tiendrait ces critères de détermination, ou par humilité de ne pas présenter un manuel de détermination exhaustif, G. Depierre en fait commencer l'intitulé par « quelques rappels ». Ces « quelques rappels » sont probablement là pour redire qu'il faut déjà une solide connaissance de l'os pour s'atteler à la détermination de ces fragments déformés et décolorés et ils vont rapidement devenir un support incontournable de l'exercice. L'apprentissage de l'étude des crémations devra désormais passer par cet ouvrage, « LE » Depierre !

La quatrième partie, « discussions », permet de reposer clairement de nombreux points en débat actuellement, en apportant un regard étayé par des données nouvelles qui remettent en question, à juste titre me semble-t-il, certains des référentiels utilisés jusqu'à aujourd'hui.

En conclusion, G. Depierre rappelle les principaux apports de ses observations en crematorium (le corps puis les os bougent lors de la combustion et le crâne n'explose pas !) et redit l'importance de comparer ce qui est comparable, donc de travailler avec des référentiels sur os brûlés lorsque l'on étudie des crémations archéologiques pour lesquelles l'approche pondérale est indispensable. Cet ouvrage, bien que volumineux, n'est pas exhaustif, de l'aveu même de l'auteure qui propose quelques pistes

pour continuer à alimenter la recherche sur les comportements funéraires et l'usage du feu dans le traitement des corps par les populations du passé.

De manière générale, le propos est clairement exposé et l'écriture agréable à lire, ce qui n'était pas évident à maintenir dans un tel ouvrage. Les figures sont de qualité, même si celles à vocation pédagogique d'aide à la reconnaissance des fragments osseux brûlés, dans la troisième partie, auraient probablement mérité une parution en couleur, davantage que nombre de diagrammes. Les légendes sont explicites. L'ouvrage pourtant volumineux est construit de manière pédagogique, chacune des trois premières parties étant en soi un référentiel permettant à l'utilisateur de venir y piocher des informations sans forcément lire l'intégralité du livre. Les encadrés grisés de fin de chapitre sont à cet égard particulièrement efficaces.

Dans la jeune histoire de l'archéothanatologie, *Crémation et Archéologie* par G. Depierre fera date. Les futurs travaux d'archéoanthropologie concernant la crémation et l'os brûlé en général pourront difficilement s'en affranchir. Un tel ouvrage était attendu de longue date par la communauté archéologique et anthropologique, et même s'il n'est ni parfait ni exhaustif, il constitue déjà un ouvrage de référence.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

DUDAY H., DEPIERRE G., JANIN T. (2000) – Validation des paramètres de quantification, protocoles et stratégies dans l'étude anthropologique des sépultures secondaires à incinération. L'exemple des nécropoles protohistoriques du Midi de la France, in B. Dedet, P. Gruat, G. Marchand, M. Py et M. Schwaller (dir.), *Archéologie de la tombe au premier âge du Fer*, Lattes, ASM (Monographies d'archéologie méditerranéenne, 5), p. 7-29.

THEILE F. W. (1884) – Gewichtsbestimmungen zur Entwicklung des Muskelsystems und des Skelettes beim Menschen, *Nova Acta der Kaiserslichen Leopoldinisch-Carolinischen-Deutschen Akademie der Naturforscher*, 46, 3, p. 135-471.

Stéphane ROTTIER



VALENTIN F., RIVOAL I., THÉVENET C., SEL-LIER P. (2014) – *La chaîne opératoire funéraire. Ethnologie et archéologie de la mort*. Paris, de Boccard, 47 p. (Travaux de la Maison René-Ginouvès, 18), ISBN : 9782701803524, 10 €.

Cette publication de 47 pages rassemble seize présentations courtes, directement issues de posters présentés à l'occasion d'une exposition à la maison de l'Archéologie et de l'Ethnologie de Nanterre durant l'été 2012. Le résultat

graphique – utilisant un format à l'italienne un peu atypique, peut-être imposé *de facto* – est très réussi, les illustrations nombreuses et de bonne qualité. La lecture est agréable et le prix très accessible.

Le thème abordé est celui des funérailles, décryptées à travers le concept de chaîne opératoire. Emprunté à l'étude des systèmes techniques, ce concept permet de segmenter les pratiques techniques et symboliques réalisées dans la perspective d'un processus de transformation : celui de la mort comme phénomène et abstraction ; celui du cadavre comme support matériel et fantasmagorique. Sur la base des travaux fondateurs de R. Hertz sur les étapes d'agrégation liées aux doubles funérailles, d'A. Van Gennep sur les rites de passage, de

L.-V. Thomas sur les liens étroits entre temps funéraires et temps du cadavre et de J. Leclerc sur leur reconnaissance archéologique à travers les temps des gestes, les auteurs ont découpé les actes funéraires en neuf étapes. Les séquences se répartissent en deux groupes principaux : un premier groupe rassemble celles liées à la préparation et à la transformation du cadavre (temps court), un second groupe rassemble celles liées au devenir du cadavre (temps long) dans la perspective de l'agrégation du défunt à la société des morts. Ces deux groupes se trouvent donc scindés par les procédures d'escamotage de la décomposition et s'étirent du trépas jusqu'à la levée du deuil, voire jusqu'à l'oubli collectif (p. 8). De fait, ce séquençage constitue une trame raisonnée permettant de relier l'extrême diversité des choix funéraires réalisés par les sociétés humaines, dans la mesure où ils relèvent de préoccupations psychologiques et métaphysiques communes. Il ne s'agit toutefois pas de réduire mécaniquement les procédures, mais bien de présenter leur diversité en regard des règles et de leurs sens énoncés ou d'enjeux plus cachés.

Le choix principal dont procède l'ouvrage est celui, toujours un peu délicat, de la confrontation entre travaux ethnologiques et travaux archéologiques. C'est un lieu commun, en effet, de dire que la tombe n'est susceptible de piéger qu'une infime partie des traces d'une pratique funéraire. Or, c'est sur ces vestiges enfouis que raisonnent majoritairement les archéologues de la Pré- ou Protohistoire. Par ailleurs, lorsque les gestes sont retrouvés à travers les traces, les idées qui leur sont liées nous échappent : les signes sont là mais le sens général fait défaut. Pourtant, grâce au biais retenu, sens et gestes peuvent se répondre avantageusement à travers les temps forts du « cheminement du défunt ». La démonstration se trouve ici très réussie.

On retiendra, en premier lieu, l'excellente introduction des directeurs de l'ouvrage (p. 7 à 9) qui synthétise efficacement le cadre théorique entre temps des rites, temps des chairs, agrégation, oubli individuel et collectif.

La première contribution (E. Garine) est édifiante à plus d'un titre, notamment dans l'illustration, justement, de la difficulté à lire les traces *a posteriori* sans oralité. En effet, le prestige du défunt (Duupa du nord Cameroun, période contemporaine) est, dans ce cas, révélé par l'accumulation – par thésaurisation individuelle et dons funéraires – d'étoffes de coton, produits valorisés issus de l'échange, et de peaux d'animaux. Ces éléments, qui supportent l'évocation de l'étendue du réseau social du défunt, seront mobilisés pour réaliser son emballage au sein d'un « ballot mortuaire », préalablement à son inhumation au sein d'une fosse cylindrique éventuellement réutilisée. Outre l'absence de dotation sépulcrale évidente, on conçoit bien quelles images confuses est susceptible de laisser archéologiquement un tel dépôt, sans même aborder ici les manipulations ultérieures réservées à certains restes et les procédures d'agrégation terminale, dont la portée symbolique totale échappe même peut-être aux officiants eux-mêmes, dans le cadre de l'évolution interne des pratiques.

Les deux présentations suivantes (J.-G. Pariat, France du nord, III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et C. Thévenet, France du Nord-Est, V<sup>e</sup> millénaire) relèvent d'études techniques et taphonomiques. Elles illustrent l'importance des moyens que doit mobiliser l'archéologue pour documenter des gestes élémentaires de pratiques disparues : faits dont la notation pourrait être considérée comme triviale dans le cadre d'une observation directe.

Les trois articles suivants nous parlent de traces ostéologiques trahissant des procédures de décharnement plus ou moins poussées, voire très spectaculaires, relevant de procédés techniques et de préoccupations symboliques très différents. La première (J. Bendezu-Sarmiento, Kazakhstan, fin du II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.) documente une forme de momification retardant la corruption des dépouilles dans le cadre de funérailles longues liées au nomadisme des groupes. La deuxième (L. Aoudia-Chouakri, Afrique du Nord-Ouest, 9650-4700 av. J.-C.) renseigne le démembrement complet de cadavres, dont l'objet est de réaliser des recompositions anatomiques volontairement aberrantes dans le cadre de la constitution des dépôts (dans l'objectif d'égarer ou d'immobiliser le défunt?). La troisième (G. Pereira, Mexique précolombien) implique des objets rituels réalisés sur des ossements humains très manufacturés. Ils sont eux-mêmes issus d'une chaîne opératoire complexe, liée aux sacrifices et documentée par l'épigraphie, et se trouvent finalement brisés en vue d'intégrer les dotations funéraires (thématique des objets tués).

La contribution d'A. Blin (France du Nord, 3350-3000 av. J.-C.) nous parle de la forme des pratiques funéraires néolithiques des sépultures collectives en allées sépulcrales, ici mégalithiques, relatives à la programmation et reprogrammation de leurs espaces internes. Dans son prolongement temporel, pour des tombeaux semblables, l'étude de P. Chambon (France du Nord, 4000-2000 av. J.-C.) nous emmène jusqu'à la réification des ossements, c'est-à-dire vers le temps de l'agrégation collective ou de l'oubli lui-même.

Trois présentations avantageusement groupées, appelant gestes et traces, documentent des funérailles impliquant la crémation (escamotage du temps court). La présentation d'O. Herrenschmidt (Inde du Sud, période contemporaine) aborde la diversité et la longue série de pratiques liées aux obligations des différentes castes. I. Le Goff (France du Nord, Syrie, âge du Fer) choisit de décliner de manière pédagogique les séquences de gestes restituables dans le cadre d'études de dépôts osseux et B. Formoso (Thaïlande du Nord-Est, période contemporaine) insiste sur les différentes étapes de la séparation jusqu'à la crémation, puis décrit l'enfouissement de restes osseux qui seront rapidement exhumés pour être conservés hors sol. Cette dernière étape aborde et introduit la thématique des restes partiels, c'est-à-dire des prélèvements osseux destinés à constituer de nouveaux dépôts (secondes funérailles) ou des reliques. Ainsi, le travail de F. Valentin et collaborateurs (Vanuatu, 3000 av. J.-C.) décrit une chaîne opératoire touchant aux seuls restes squelettiques. Dans le cas présenté, par le

jeu des associations à long terme, il se trouve que des espaces sépulcraux temporaires, dans lesquels reposent des dépôts primaires incomplets, constituent également des sépultures définitives. En effet, ces mêmes espaces ont accueilli des dépôts secondaires prélevés ailleurs et réintégrés dans le cadre de mises en scène sophistiquées ou esthétisantes. Les gestes mortuaires analysés par P. Sellier (archipel des Marquises, xv<sup>e</sup> siècle) s'expriment également au sein d'une grande diversité constatable sur les ossements. Ici, les dispositifs d'accueil temporaires sont variés, et parfois également définitifs. Ils reçoivent des cadavres préalablement desséchés (momifications intentionnelles, mais sans thanatopraxie). À l'issue de la décomposition des chairs (escamotage du temps long), le bloc crânio-facial et possiblement d'autres os sont prélevés sans forcément entrer dans la constitution de dépôts secondaires, par ailleurs documentés sous forme de « paquets ». Dans ce cas, l'objet central de la pratique semble être la réalisation d'un crâne-trophée, conservé en relique ou adjoint aux paquets secondaires.

Les trois dernières synthèses documentent des rites prolongeant les funérailles. Il est, en effet, question de commémoration pour les tombeaux monumentaux hypogéiques de Pétra (N. Delhospital et I. Sachet, Arabie,

1<sup>er</sup> siècle), de chaîne opératoire visant à la constitution d'un ancêtre (A. Sebestény, île de Bali, période contemporaine) et, enfin, de réincarnation des « cheikhs parfaits » de la communauté druze (I. Rivoal, Liban, période contemporaine).

On le voit, le tour d'horizon est dense et riche. Il ose heureusement la diversité et la complexité dans le temps et l'espace, à l'heure où les modèles socioculturels et ethnographiques auraient plutôt tendance à être mobilisés en vue d'enfermer les hypothèses archéologiques lorsqu'elles tentent de faire vivre les vestiges au-delà de la seule constatation des gestes. En complément de cet ouvrage, vivement conseillé et qui donnera sans doute envie d'aller plus loin (bibliographie p. 44), on proposera la lecture du n° 132 des *Nouvelles de l'Archéologie* (juin 2013), qui comporte un dossier thématique sur l'archéologie « des temps funéraires » réalisé en hommage à Jean Leclerc. Plus technique, il constitue une présentation très complète des apports de ce chercheur ainsi que de sa nombreuse et dynamique descendance.

**Yaramila TCHÉRÉMISSOFF**  
INRAP, UMR 7269 « LAMPEA »

**Commentaire à la suite du compte rendu** par Jean-Guillaume BORDES de l'ouvrage *Neandertal / Cro-Magnon. La Rencontre*, Arles, Errance, 2014 (Civilisations et cultures) paru dans le *BSPF*, 111, 4, p. 754-755

Le principal intérêt de tout compte rendu réside précisément dans la nouvelle diffusion ainsi offerte à un ouvrage vers un plus large public. Son auteur reçoit ainsi toute ma reconnaissance. Dès à présent, filez donc à la plus proche librairie pour l'acquérir. En cas d'ultime hésitation, permettez-moi de poursuivre. J'aime les ouvrages réellement collectifs et hétérogènes, dépourvus des « lissages » imposés par l'éditeur. Cette formule permet d'offrir aux lecteurs différents points de vue, étalés de l'Afghanistan au Portugal car chaque situation requiert une interprétation appropriée. Ce champ large permet surtout de mieux saisir des mécanismes fondamentaux dans l'histoire de la pensée humaine. Loin des petites lamelles (tordues en plus), nous touchons là à tout ce qui a bouleversé l'humanité, aujourd'hui encore : le basculement d'un système mythique de l'une à l'autre population. Traité à courte échelle (ici dix mille ans), il a révélé un mécanisme historique négligé : l'acculturation sans perte de vie et faite de jeux symboliques contrariés. Dans cette perspective, si cet exemple anthropologique fournissait une des clefs du phénomène humain, elle anoblirait l'homme actuel et « expliquerait » les expansions coloniales, sans toutefois les justifier. La Préhistoire d'aujourd'hui doit s'aventurer dans la quête de tels mécanismes structuraux, s'élever, penser, oser. La voie fut d'ailleurs toute tracée par exemple par Mircea Eliade (1963), Claude Lévi-Strauss

(1962), Ernest Cassirer (1925). Mais, ainsi mûrie, elle doit revenir dans le champ des archéologues qui, seuls, maîtrisent les arguments, rarement la réflexion (Otte, 2012). Sans cela, la Préhistoire du XXI<sup>e</sup> siècle va se scléroser, au moins en France, pays de la liberté et de la pensée, jusqu'ici.

Mais revenons au texte : le prétendu décalage entre les derniers Néandertaliens et les premiers modernes en Europe a dû faire pâlir les moins initiés parmi nos collègues. Qui oserait ignorer qu'après quelque trois cent mille ans de subsistance, les Néandertaliens, porteurs du Paléolithique moyen, n'ont pas brusquement fait place, en Europe, aux hommes modernes et au Paléolithique supérieur? Moi-même ai fouillé plusieurs de ces sites où ils étaient en contact direct et en superposition intime. L'acculturation en découle, inévitablement. Et, s'il existait un réel hiatus, comment l'expliquer? Mort subite, sur toute l'Europe, d'une population plusieurs fois millénaire? Les processus d'acculturation s'enclenchent sur de longues distances, facilement parcourues par des flux d'idées et de communications. Mais les restes d'Arcy (néandertaliens) ont apporté les pendeloques identiques à celles de l'Aurignacien de Belgique, le plus proche royaume de la France... Pourquoi lâcher ironiquement de cinquante à trente mille ans dont on ne trouvera nulle place dans mon livre? Une fois dénoncé, ce message déprécie son auteur, non sa cible.

Poursuivons : « l'absence de véritable préambule (...) est particulièrement regrettable ». Qui regrette l'absence d'un inconnu? Emmanuel Kant doit se retourner dans sa tombe! Dès qu'il porte un kilo de livre en main, tout lecteur ressent bien sa présence faite d'informations orga-